✻ LE CARNET DU DESSINATEUR

Mohieddine Ellabad, trad. Yves Gonzalez-Quijano
Mango jeunesse / Institut du Monde Arabe, France, 1999, 33 pages

Présentation JPL

Normalement, le dessinateur effectue dans son carnet des croquis sur le monde qui l'entoure ; dans celui-ci dont la couverture rappelle les cartons à dessins, se cache un carnet de voyage particulier, un voyage réalisé en terres intérieures : le passeur égyptien Mohieddine Ellabad livre à ses lecteurs ses secrets d'artiste, son cheminement pour créer un dessin. Concrètement, son carnet bilingue qui se lit de droite à gauche, le sens de lecture en langue arabe, offre une succession de collages sur papier kraft, le texte arabe faisant partie intégrante de la composition, et le texte français figurant à l'extérieur, dans la marge. Vieilles cartes postales, photos jaunies, dessins, reproductions : avec modestie, l'artiste dévoile son travail sur le regard et la mémoire. On y apprend ainsi que dessiner, ce n'est pas seulement affaire de technique, mais aussi et surtout de façon de voir et d'appréhender le monde, de remonter en soi dans son enfance et ses émotions, d'évoquer une odeur, un son… Chaque page est consacrée à une question, une remarque : « D'où viennent les histoires ? », « La première impression », « Il y a couleur et couleur »… Le lecteur, souvent interpellé par le dessinateur dans une relation d'intimité, découvre la finesse et la sensibilité nécessaires à un bon dessin, et une autre chose encore : il faut toujours aller voir de l'autre côté du miroir, se méfier des préjugés (ou « pré-vus »), se déplacer pour regarder de biais, autrement.

Niveau de langue : moyen/avancé

Ce qu'en disent les bibliothèques

Les avis sont partagés sur ce livre. En fait, tout dépend de l'âge des lecteurs ; il semblerait qu'en dessous de 15-16 ans, cet album n'ait pas été apprécié, parce que pas compris. Pourtant, lorsque cela a été le cas, les lecteurs ne tarissent pas d'éloges : c'est un livre *« admirable »*, *« hors du commun, unique, à garder pour les animations »*. On y apprend, comme l'expliquent les jeunes de Bissikou au Bénin, *« beaucoup de choses en matière d'art et également, sur le monde arabe »*. Les bibliothécaires déplorent ce rejet de leurs lecteurs pour ce livre (*« À priori, ce livre aurait dû être une découverte pour eux… »*), la plupart d'entre eux se démarquant, affirmant leur engouement : *« Quant à moi, je trouve ce livre magnifique, tant du point de vue du contenant que du contenu. Le livre a une belle esthétique. C'est une sorte de journal particulier empreint de nostalgie, avec de très belles réflexions. À lire avec un plaisir certain, comme on déguste son café ou son thé. »* (El Hacene Metref, Tizi-Ouzou, Algérie). Face à un tel enthousiasme, quelles sont les raisons qui viennent expliquer ces avis partagés ? Tout d'abord, un style trop soutenu : *« Il faut être féru de lecture pour suivre le fil. »* Puis, le fait qu'il n'y ait pas d'histoire à proprement parler : *« Ce sont des histoires pêle-mêle. »* Également, la présentation bilingue : pourquoi de l'arabe que l'on ne comprend pas, disent les lecteurs ? La couverture : il faudrait un dessin pour attirer les enfants. Et enfin, le sens de la lecture de droite à gauche qui constitue *« une épreuve supplémentaire »*. Pourtant, les adultes, là encore, ont aimé cette nouvelle façon de lire : *« Un livre tout nouveau. Tout est prévu pour guider le lecteur à bien lire sans peine, même s'il n'est pas d'origine arabe. Très amusant à ouvrir pour découvrir la suite des pages. Il faut dire aussi que même en ouvrant à partir de la gauche vers la droite, c'est sans inconvénient à mon avis. »* (Pascal Gbedo, Centre de lecture publique, Djougou, Bénin) Les illustrations ont rencontré peu de commentaires détaillés : soit elles sont belles et simples, en accord avec le texte ; soit le contraire, affreuses et sans rapport avec le texte. Au Cameroun, ce *Carnet du dessinateur* n'a pas marché en bibliothèque mais il a servi de support de travail au cours d'un atelier de caricature organisé pour les enfants.

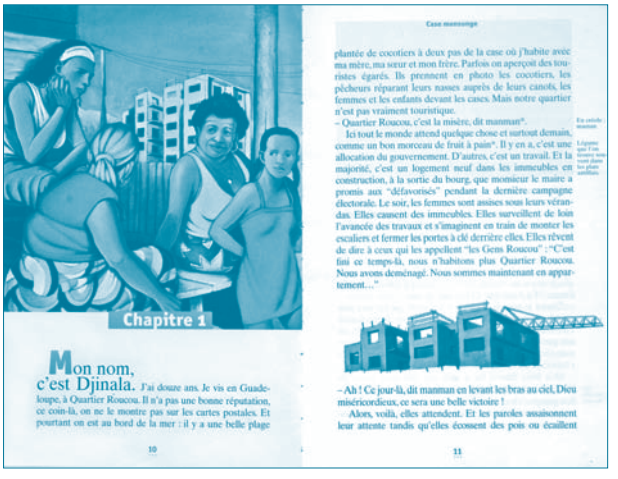
Romans

✣ CASE MENSONGE

Gisèle Pineau
Bayard Jeunesse (Les romans de Je bouquine), France, 2004, 96 pages

Présentation JPL

Deux histoires convergent autour de la case de Djinala située dans le Quartier Roucou, un quartier défavorisé en Guadeloupe. Tout d'abord celle de tous les habitants de cette banlieue en tôle ondulée qui n'espèrent qu'une seule chose : figurer sur la liste de la mairie leur attribuant un logement dans des immeubles flambant neufs. La mère de Djinala ne fait pas exception : elle rêve de cet appartement, promesse d'une vie nouvelle. Et puis second fil conducteur de ce récit : le drame familial. Djinala a une grande sœur de plus de dix ans son aînée… une voisine jalouse et peu scrupuleuse va dévoiler un lourd secret. Et la case mensonge va exploser, devenant le lieu où se concentrent, l'un engendrant peut-être l'autre, drame social et drame familial. Ce court roman parsemé de mots créoles traduit bien l'atmosphère et toute



une réalité de l'île antillaise, vues à la hauteur d'une enfant proche de l'adolescence. Des illustrations aux tonalités assez sombres ponctuent les cinq chapitres de cette longue nouvelle.

Niveau de langue : moyen

Ce qu'en disent les bibliothèques

L'image de la couverture, « excellente », a surtout attiré les adolescentes de 15-16 ans ; selon un adulte, ces jeunes filles qui y ont découvert un visage qui leur ressemble, *« ont eu hâte de découvrir le secret caché dans le regard de cette négresse »*. L'histoire, avec ses secrets et ses mystères, a su capter l'attention, d'autant que le thème est d'actualité, il reflète la vie quotidienne. *« L'aventure étant vécue par des jeunes de leur âge, il est évident qu'elle touche la sensibilité des lectrices »*, note une bibliothécaire. Des adolescentes Centrafricaines confirment et débattent : *« Pour moi, ce n'est pas une histoire fictive, mais plutôt une réalité parce que cela me fait penser à ce qui se passe aujourd'hui un peu partout en Afrique ; les mères ne supportent pas que leur petite fille porte un bébé dans les bras alors elles préfèrent que l'enfant appelle sa mère « grand sœur » et sa mamie, « maman » ; mais lorsque l'enfant va grandir il découvrira le secret, que va t-il se passer ? ». « Pourquoi les filles et femmes sont-elles vraiment jalouses ? J'apprécie le fait que Djinala appelle sa maman « sœur », parce que cette dernière est très jeune encore. Ça, c'est un fait de civilisation. Alors pourquoi cela est devenu un sujet de commérage ? »* Au Niger, le bibliothécaire de Filingué, remarque : *« L'enfant conçu hors mariage est mal vu socialement, mais garder le secret demeure une qualité dans nos sociétés. »* Le texte n'a pas posé de problème de compréhension avec ses phrases courtes et bien construites ; des lecteurs déplorent tout de même que certains mots en créole ne soient pas traduits et que le titre soit elliptique.

✳ LE PRINCE DES APPARENCES

Catherine Zarcate
Bayard jeunesse, France, 2003, 328 pages

Présentation JPL

Ce roman est fils des *Mille et une nuits* et son héros est frère de Shéhérazade. Tofaïr est un « parasite » : en excellent « prince des apparences » qu'il est, il sait se déguiser pour entrer et profiter ainsi des plus belles fêtes de sa ville Bagdad. Jusqu'au jour où il découvre une mystérieuse bague et qu'il parvient, contre son gré, à se faire passer pour l'ambassadeur de l'Inde. C'est le début d'une longue aventure qui va lui faire traverser le désert… et dépasser les bornes de l'imagination. Car pour se tirer des mauvais pas, il temporise en racontant des histoires à ses ennemis qui, eux-mêmes, racontent des histoires. Le récit est donc riche de plusieurs récits, l'auteur jouant sur ces diversions. Sauf que les fictions imaginées par Tofaïr se révèlent proches de la réalité… Imaginaire oriental, personnages hors du commun (sorcier, guide aveugle, vizir, brigands, princesse), merveilleux, les fils du roman se dévident, s'entremêlent pour se réunir à la toute fin en un tout cohérent.

Niveau de langue : avancé

Ce qu'en disent les bibliothèques

Ce roman dont la couverture embarque déjà dans l'ambiance du conte, n'a pas été lu jusqu'au bout par les lecteurs des deux bibliothèques qui ont rendu compte de leurs commentaires. La raison en est : sa longueur et l'absence d'illustrations. Pourtant, il s'agit d'un beau texte, drôle, *« qui nous emmène au pays d'Orient et nous rappelle bien des fois le célèbre* Mille et une nuits *»*. Une bibliothécaire estime que son style est léger, facile à lire ; l'écriture est aérée avec des caractères très lisibles. Le second bibliothécaire analyse : *« Le voyage à travers les cités et le désert n'est qu'un alibi pour effectuer le vrai voyage : celui de son monde intérieur, de sa conscience. »*

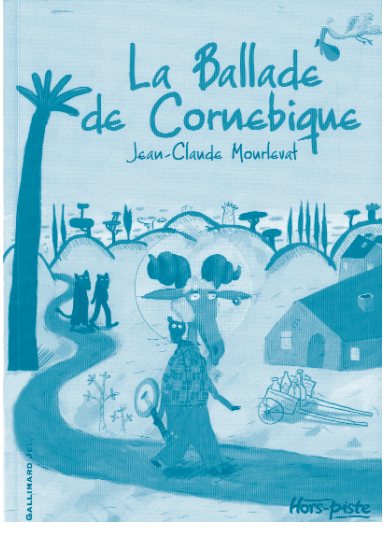
✳ LA BALLADE DE CORNEBIQUE

Jean-Claude Mourlevat, ill. Clément Oubrerie
Gallimard jeunesse (Hors-piste), France, 2003, 200 pages

Présentation JPL

Le moteur de cette fable farfelue, c'est un chagrin d'amour : au pays des Boucs, Conebiquette n'aime pas Cornebique, pourtant il n'a d'yeux que pour elle. Alors pour l'oublier, il prend la route et le voilà parti pour un *road movie* riche en aventures : sur son chemin, il hérite d'un petit loir, dernier mâle de son espèce, que les Fouines, les Griffues, convoitent en se léchant les babines… Dans cette histoire burlesque, pas de frontière entre les animaux et les hommes, les premiers se comportant comme les seconds. Les boucs, les coqs comme les humains aiment manger et danser en bons vivants qu'ils sont, tout en étant capables de sentiments forts comme l'amitié. Le roman, une franche rigolade, est drôle et énergique avec des dialogues et des tournures bien sentis. Le style, familier, joue avec les mots, à coups de phrases courtes, efficaces. Quelques illustrations en noir et blanc.

Niveau de langue : avancé



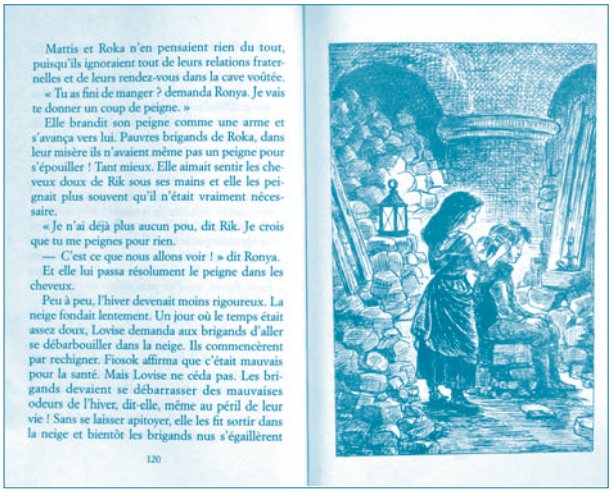
Ce qu'en disent les bibliothèques

Trois commentaires pour ce livre, dont celle de El Hacene Metref à Tizi-Ouzou, en Algérie : *« Une dizaine d'enfants ne dépassant pas 12 ans a lu ce livre. C'est l'histoire d'une ballade trop longue à leur goût. Le style est compliqué et le vocabulaire difficile. Ce livre ne les a pas emballés surtout avec l'intrusion de noms, de mots et d'expressions bizarres pour leur âge.*

Cependant, ils ont aimé la couverture et les illustrations accompagnant le texte. Je trouve une bonne esthétique au livre : bon format, belle couverture, écriture aérée et lisible. Les illustrations fantaisistes ne reflètent pas le texte et ne permettent pas une lecture complémentaire. Nos enfants ne l'apprécient guère et je ne le retiendrai pas dans ma bibliothèque. » Commentaire de Chaymae, 8 ans, à Fès, au Maroc : *« Un bon livre pour enrichir son vocabulaire. »* Et appréciation de Fatéma-Ezzahara Hbilou, collégienne à Casablanca, au Maroc : *« L'auteur a si bien présenté les diverses actions que l'on jure notre intégration dans l'histoire. Il a choisi un champ lexical fort compris par les jeunes. Il a si bien présenté son récit, minutieusement, que j'ai du mal à lui trouver un défaut. »*

RONYA, FILLE DE BRIGAND

Astrid Lindgren, trad. du suédois Agneta Ségol et Brigitte Duval, ill. Mette Ivers
Hachette Jeunesse (Aventure), France, 2002, 284 pages



Mattis et Roka n'en pensaient rien du tout, puisqu'ils ignoraient tout de leurs relations fraternelles et de leurs rendez-vous dans la cave voûtée.

« Tu as fini de manger ? demanda Ronya. Je vais te donner un coup de peigne. »

Elle brandit son peigne comme une arme et s'avança vers lui. Pauvres brigands de Roka, dans leur misère ils n'avaient même pas un peigne pour s'épouiller ! Tant mieux. Elle aimait sentir les cheveux doux de Rik sous ses mains et elle les peignait plus souvent qu'il n'était vraiment nécessaire.

« Je n'ai déjà plus aucun pou, dit Rik. Je crois que tu me peignes pour rien.

— C'est ce que nous allons voir ! » dit Ronya.

Et elle lui passa résolument le peigne dans les cheveux.

Peu à peu, l'hiver devenait moins rigoureux. La neige fondait lentement. Un jour où le temps était assez doux, Lovise demanda aux brigands d'aller se débarbouiller dans la neige. Ils commencèrent par rechigner. Fiosok affirma que c'était mauvais pour la santé. Mais Lovise ne céda pas. Les brigands devaient se débarrasser des mauvaises odeurs de l'hiver, dit-elle, même au péril de leur vie ! Sans se laisser apitoyer, elle les fit sortir dans la neige et bientôt les brigands nus s'égaillèrent

120

Présentation JPL

Ronya, fille du redoutable Mattis, ne peut être un ange. À vrai dire, elle n'en fait qu'à sa tête. Dès toute petite, elle court la forêt et apprend à ne pas avoir peur des nains griffus et autres bêtes maléfiques. Puis, elle s'entiche de Rik, un garçon de son âge qui a le mauvais goût d'être le fils de Rokia, l'ennemi n°1 de son père. Les deux enfants ont leur petit caractère et leur amitié impossible finira par vaincre l'inimitié de leurs parents. Le lecteur, au fil des chapitres assez denses, suit les cavalcades de ce récit d'aventure qui porte tous les stigmates de l'enfance : osmose avec la nature, univers merveilleux, camaraderie à la vie à la mort, affirmation contre les parents et aussi, tendresse de ces parents pour ces rejetons, qui, - il y a une morale -, ne les remplaceront pas dans leur longue dynastie de brigands. La sagesse n'est pas toujours du côté des plus âgés.

Niveau de langue : moyen/avancé

Ce qu'en disent les bibliothèques

Peu de lecteurs pour ce roman. Pourtant *« les phrases ne sont pas trop longues et les êtres imaginaires donnent du cachet »*. Pourtant c'est une histoire pleine de rebondissements (dixit une lectrice), une leçon de fraternité et d'espoir : *« La leçon que j'ai tirée de ce roman, est le fait que lorsque les parents voisins sont fâchés les uns contre les autres, les enfants voisins eux, font le contraire, ils s'amusent ensemble et cela amène les parents à faire la paix. »* Un bibliothécaire apprécie la manière dont sont surpassés les problèmes qui opposent les hommes ; il a trouvé ce livre *« éducatif sur la plan social »*, tandis qu'un autre n'a vu en lui qu'un ouvrage de divertissement sans grande portée. Les illustrations à l'encre de Chine ont été appréciées, ainsi que le style, jugé simple. Conclusion de Camélia Manson, collégienne à Casablanca, au Maroc : *« Ce livre est intéressant, j'ai bien aimé son contenu. Son style est superbe, facile à lire. Il n'y a pas d'images mais il est chouette quand même. »*

SUR LE FLEUVE

Hermann Schulz, trad. de l'allemand Dominique Kugler
L'école des loisirs (Médium), France, 2004, 134 pages

Présentation JPL

Sur le Tanganika, dans les années 1930 : Friedrich Ganse, un missionnaire allemand, pagaie de toutes ses forces pour sauver sa fillette allongée à côté de lui, rendue inconsciente par une infection mortelle. Il lui faudra quatre jours pour se rendre à l'hôpital européen, quatre jours pour lutter contre la mort, pour descendre le fleuve, laisser les souvenirs refluer et les préjugés s'éloigner. Confronté à une situation tragique, perdu dans la grande solitude du fleuve, le missionnaire va évoluer au fil du courant. Des ponts vont se tendre, des dialogues vont s'amorcer entre le père un peu distant qu'il a toujours été et sa fille qu'il découvre, entre les villageois qui l'accueillent et usent de la médecine traditionnelle et son rationalisme d'Occidental ; des brèches s'ouvrent sur sa propre histoire, son enfance dans un milieu très dur, dans une ferme allemande au tout début du XXe siècle. Sur le fleuve, Ganse va de rencontres en rencontres, y compris et surtout avec lui-même. L'écriture suit le monologue intérieur du missionnaire ; à la fois intime et distanciée, elle est toujours très humaine parce que comme le dit Ganse *« le bonheur vient toujours des hommes et non des rêves qui alimentent nos désirs »*.

Niveau de langue : avancé

Ce qu'en disent les bibliothèques

Ce sont surtout les adultes qui ont lu ce livre et qui ont transmis leurs réactions. Ce roman poignant parle d'un sujet délicat, de la religion chrétienne et des sortilèges africains, sur fond d'une histoire de vie et de mort. En Haïti, Paula Clermont Péan s'exclame : *« Quelle émouvante histoire où le cœur de l'Afrique est mis à nu ! Quel beau récit de famille dans lequel le père se découvre lui-même et s'ouvre à sa fille, et surtout quelle bravoure et quel héroïsme ! C'est l'amour paternel dans toute sa dimension. »* Au Bénin, Clarisse Aïkpé qui anime une émission radiophonique, a retenu ce livre pour en parler à ses auditeurs ; elle décrit son coup de cœur en ces termes : *« Ce roman pathétique m'a beaucoup marquée. Un père qui se bat contre vents et marées pour sauver sa fille, c'est ça la plus belle preuve d'amour. Des habitants qui vous accueillent malgré que vous ayez une autre couleur de peau, qui vous nourrissent, soignent votre enfant : c'est ça le vrai sens de l'hospitalité ! Le fait de vouloir sauver une vie à tout prix a rapproché un père de sa fille, un féticheur sorcier d'un prêtre missionnaire, des habitants animistes d'un chrétien catholique. Après avoir lu ce livre, vous vous sentez transformé. »* Pour les bons lecteurs, le style, concis, est d'une limpidité forte ; la langue utilisée est simple, familière, dotée de descriptions qui illustrent la beauté de la nature, de la brousse et de la forêt africaine. Pour les autres, les caractères sont trop petits, le texte est trop dense ; certains auraient aimé des illustrations. Seuls regrets pour les adultes qui ont été conquis par ce roman : une reliure fragile, une couverture salissante, et l'absence de photo et de biographie de l'auteur.

LA CHANSON DES KOBIS

Thierno Ba
Syros Jeunesse, France / NEAS, Sénégal (Les uns les autres), 2004, 104 pages

Présentation JPL

L'histoire se déroule au lendemain de la Seconde guerre mondiale, sur une île à l'embouchure du Saalum au Sénégal. Les kobis, ce sont les outils dont se servent les femmes pour ensemencer les rizières. Et la chanson, ce n'est pas seulement celle de ces femmes au travail, mais de tout un roman lyrique qui résonne de mille bruits : ceux de la mer, de la végétation, de la rumeur qui ne cesse de grandir et d'attiser les sentiments, des battements de cœur que provoquent amour et haine… Le drame se joue dans le cercle fermé d'un quatuor : le valeureux et fort en lutte Baak est amoureux de la belle Tening (et c'est réciproque) mais il est également promis depuis qu'il est tout petit à la gentille Satu. Tandis que Tening se doit d'épouser le jaloux et plutôt méchant Laang… La coutume a une logique qui n'est pas celle des sentiments et oser la transgresser, c'est aller au devant de la tragédie : un obus égaré, - ou est-ce réellement un monstre ? -, sera le deus ex machina qui viendra punir les amoureux audacieux. Les chapitres sont assez courts, faisant alterner dialogues ponctués de mots en langue vernaculaire (non précisée), scènes descriptives et d'action. Unités de lieu et de temps, personnages bien typés, ce roman a tout d'une tragédie.

Niveau de langue : moyen/avancé

Ce qu'en disent les bibliothèques

Clarisse Aïkpé au Bénin débute sa critique ainsi : *« Ce roman africain qui traite pourtant d'un amour fougueux entre deux jeunes personnes n'a pas attiré beaucoup de nos lecteurs. »* Cette remarque, elle est vraie pour l'ensemble des bibliothèques car il y a très peu de critiques sur ce livre. Quelles en sont les raisons : est-ce parce qu'il n'y a pas d'illustration comme le souligne Clarisse Aïkpé ? Ou parce qu'il a été soumis à des lecteurs trop jeunes ? En dessous de 14 ans, il semblerait que le livre n'ait pas été apprécié. Est-ce parce que la couverture ne reflète absolument pas le thème traité, comme l'observent deux bibliothécaires ? En tous les cas, les plus grands qui l'ont lu n'ont pas été déçus, même si la fin du scénario leur a paru cruelle et tragique. Pour les filles, *« Dans le conflit de l'amour et de la coutume, seul le cœur est juge et nul ne peut être arbitre. »* Pour d'autres lecteurs, *« cette œuvre montre comment la tradition bloque parfois le désir des jeunes. Elle constitue un poids qui ne permet pas aux hommes d'évoluer. »* Le sujet rend compte des réalités d'aujourd'hui, comme le conflit des générations et le mariage forcé des filles. En République du Congo, les élèves d'une école de musique ont trouvé le livre captivant, reflétant la vie des peuples sénégalais en s'appuyant sur des données culturelles. Beaucoup souhaiteraient des illustrations pour soulager le texte pourtant jugé clair et facile et ce, malgré les mots en langue vernaculaire qui ont posé des problèmes à plusieurs adolescents.

> *« Nous avons beaucoup apprécié cet ouvrage dans lequel plusieurs thèmes ont été développés comme le conflit de générations, le rôle de l'Afrique dans la Seconde guerre mondiale… D'autres lecteurs disent que l'auteur est avare sur les informations parce qu'il les oblige à lire toute l'œuvre en maintenant le suspense. »*
>
> Abdoulaye Bagassa dit Lopez, Bibliothèque de lecture publique, Filingué, Niger

✳ LES ROIS DE L'HORIZON

Janine Teisson
Syros Jeunesse (Les uns les autres), France, 2002, 106 pages

Présentation JPL

L'horizon pour cette grand-mère, la narratrice, qui raconte son enfance aventureuse et dramatique à son petit fils, se situe de l'autre côté de la Méditerranée, en Algérie. Et c'est là toute la force de ce roman aux personnages bien dessinés : osciller du côté oriental et du côté occidental de l'histoire, sans réellement prendre parti pour l'un ou l'autre. La grand-mère, figure humaniste, est née dans un bled algérien, puis est venue en France alors qu'elle était adolescente. Petite fille dans son récit, elle est un personnage neutre et innocent, victime de la colonisation, ballotté au gré de l'avancée dévastatrice des militaires français. Orpheline à quatre ans, elle est tour à tour recueillie par l'Algérien Slimane, un nomade poète et guérisseur de chevaux, puis par le Français, Eugène Meynard, un peintre de l'armée. Reste un autre « roi de l'horizon », figure paternelle légendaire : celle de l'émir Abd El Kader pour laquelle la narratrice éprouve une véritable admiration.
La vie quotidienne, d'une extrême précarité, au sein de la smala est décrite avec beaucoup de réalisme et de tendresse, le récit offrant un « réajustement », une autre écriture de l'histoire. Puis la petite fille grandit et le récit se déplace vers la France, vers une autre histoire, celle de la Commune, des Expositions universelles et du progrès : un progrès qui mène directement à… la Première guerre mondiale et, la boucle est bouclée, au petit-fils de la narratrice réquisitionné sur le front : d'une guerre à une autre.

Niveau de langue : avancé

Ce qu'en disent les bibliothèques

Tout d'abord le commentaire de Leila Triki : *« L'auteur raconte une histoire qui appartient aux souvenirs bien lointains de sa famille mais encore très vivants dans sa mémoire. Elle a été marquée par le récit de son arrière grand-mère d'origine algérienne. Elle nous décrit des scènes que des enfants de nos jours vivent quotidiennement et que d'autres ignorent totalement, et n'oublie pas de faire l'éloge du résistant héroïque l'émir Abd El Kader. Description parfaite des villages, on apprend beaucoup sur la vie des villageois algériens, des massacres et les atrocités de la guerre, où des enfants perdent en un instant tous les membres de leur famille. Très beau roman, donne des frissons, tellement c'est vivant et touchant, on a l'impression d'avoir vu un court métrage. »* Critique de El Hacene Metref à Tizi-Ouzou :
*« Ce récit a fait l'objet de lecture individuelle par un groupe de sept adolescents de 12 à 15 ans. Ces jeunes lecteurs ont tous apprécié cette histoire très touchante qui se termine par un soulagement quand Meriem est accueillie par la famille Maynard. Le style est facile et abordable pour ces jeunes. L'absence d'illustrations est comblée par des personnages très typés apparaissant réels à nos yeux. Je trouve ce récit romancé, censé raconter l'histoire d'une fille, comme une fenêtre ouverte sur l'Histoire d'un peuple face à son tragique destin. C'est même l'Histoire tourmentée de deux pays, la France et l'Algérie, avec des personnages authentiques qui ont marqué les événements tels l'émir Abd El Kader du coté algérien et le Général Bugeaud du côté français. C'est un livre bien fait, bien écrit avec des caractères lisibles.
À introduire absolument dans nos bibliothèques pour un lectorat jeune à partir de la douzaine d'années. »*

Contes

✳ QUI DE L'ŒUF, QUI DU POUSSIN ?

Muriel Bloch, ill. May Angeli
Didier Jeunesse, France, 2004, [26 pages]

Présentation JPL

La phrase du titre qui apparaît comme un leitmotiv tout au long de ce conte, n'est finalement pas le véritable sujet : non, la question n'est pas de savoir « qui de l'œuf, qui du poussin » est le premier au tout début de l'histoire, mais « qui de l'œuf, qui du poussin » sera le dernier à ébranler la terre, apportant une explication à « pourquoi les hommes vivent ici-bas ». Pour en arriver là, le cheminement est assez tortueux et cruel. Au départ, œuf et poussin sont copains, mais poussin joue un mauvais tour à œuf, le laissant s'exploser sur une pierre, sous un citronnier. Cet acte de trahison, transgressif, et le rire qui l'accompagne vont déclencher une réaction en chaîne tellurique puisque la branche du citronnier s'en mêle, puis le feu, la rivière, la terre toute entière et le créateur du monde qui, tous, à tour de rôle, éclatent de rire… un rire jaune ! Jaune est la couleur lumineuse de cet album presque monochrome ; les illustrations, des gravures sur bois, jouent de toutes les nuances de ce jaune-poussin, jaune-oeuf, jaune-citron, jaune-soleil… utilisent la rotondité des éléments jusqu'à l'explosion finale, créant un univers originel en mouvement, celui qui porte en lui la réponse à « qui de l'œuf, qui du poussin ».

Niveau de langue : base